

lui permettaient pas d'espérer, dans son pays, la clientèle des gens riches ; la noblesse berrichonne était peu disposée à lui pardonner son origine, entachée par l'acquisition de biens nationaux ; du moins, lui-même le craignait ainsi. Ajoute à cela une ambition qui ne recule pas devant les plus hautes positions de la magistrature : il l'avoue dans ses moments d'effusion. Le fait est que, si l'on y parvient en faisant des sauts de carpe sur le tremplin de la politique, Monot a des chances incontestables, nul ne le surpassera dans cet exercice.

Dans sa position et avec ces idées, on comprend que Monot ait voulu rester à Paris sans se laisser décourager par la modicité de ses ressources pécuniaires. Huitième enfant, comme tu sais, il n'eut que douze cents francs de rente à prendre dans l'héritage paternel ; or, notre ami Monot aime la bonne chère et tout ce qui s'ensuit ; c'est un épicurien émérite qui aurait acquis un renom dans le monde gastronomique, s'il eût été mieux servi par le hasard de la fortune.

La vie de privations et de lutte a dû lui sembler rude ; heureusement pour lui, Monot est doué d'une invincible opiniâtreté, la vertu si respectable du paysan quand elle est appliquée à quelque chose de bien. Résolu et plein d'espoir, il s'établit dans une mansarde du quartier latin et chercha, *per fas et nefas*, les moyens de s'élever au-dessus de la foule qui le submergeait. Je lui procurai quelques bonnes connaissances parmi les hommes en état de le servir, mais tu sais comment est fait le monde de Paris : on n'y donne rien pour rien ; l'égoïsme le plus dur en est la loi ; quel intérêt pouvaient avoir les journalistes en renom, les députés et les ministres, à servir un pauvre diable perché dans un taudis du quartier latin ? Ce qui put lui arriver de plus heureux, ce fut de n'être pas consigné à la porte de ses protecteurs en espérance.

Monot fit du journalisme ; mais, afin de n'être pas pris au dépourvu, il mit deux cordes à son arc ; en d'autres termes, il écrivit dans les journaux de l'opposition et dans les feuilles ministérielles ; je le soupçonne même d'avoir mis la main plus d'une fois dans la prose légitimiste : lui, le fils du paysan acquéreur de biens nationaux, concourut sournoisement à la tartine en faveur du trône et de l'autel.

Monot voulait parvenir ; que lui importaient les moyens ! Il n'est certes pas plus scrupuleux que Saint-Lambert, qui est la dépravation même

en bottes vernies. Il menait cette vie-là depuis quatre ans lorsqu'arriva la révolution de Février. Monot réclama ses droits d'écrivain révolutionnaire, et fut nommé substitut du procureur général à Nîmes : depuis, je l'avais presque oublié.

Je te demande pardon de m'être étendu si longuement sur le portrait de notre ancien camarade ; mais on compte aujourd'hui tant de gens de ce caractère, que cette peinture isolée ne sera pas sans intérêt. Tu ne saurais te douter, toi pionnier du nouveau monde, combien Paris compte de ces gens qui, venus avec un désir souvent légitime de parvenir, trouvant encombrées toutes les carrières et ne pouvant se les ouvrir que par la ruse et la bassesse, se résignent à de tels moyens.

Insensé celui qui compterait sur le mérite seul ! On rit ici de cet homme primitif. A moins de circonstances heureuses et données au petit nombre, quiconque ne peut suppléer aux protections par le génie de l'intrigue est d'avance un homme perdu. Etonnez-vous donc si la moralité dans la vie privée, si la probité dans les affaires, si le dévouement à la chose publique semblent bannis de la société moderne !

Quelques minutes après cette rencontre, nous étions assis tous trois dans un cabinet particulier. Le garçon nous apportait un crayon et du papier et nous laissait aux graves réflexions que veut la carte d'un diner. Saint-Lambert, édifié depuis longtemps sur les goûts et le savoir gastronomique de Monot, lui tendit solennellement le crayon et le papier.

— Monsieur Monot, vous connaissez ma confiance illimitée dans vos talents : à vous de faire la carte.

Monot prit les deux objets de l'air assuré qui convenait au sentiment de sa force, réfléchit une minute, appela le garçon, et l'ayant interrogé avec un soin méticuleux sur ce qu'il y avait de particulièrement frais et délicat dans l'établissement, nous dressa le menu d'un diner tel qu'on en devait manger à Capoue.

Jusqu'au dessert, la conversation ne sortit point du cercle des banalités. Monot, toujours peu communicatif en ce qui le concernait, eût plus volontiers parlé de Saint-Lambert ou de ses propres affaires. Saint-Lambert, que Monot appelait l'homme fort par excellence, ne livrait jamais volontiers ni le secret de ses pensées, ni celui de sa vie, car il vivait pour lui seul. Quant à moi, sûr de produire mon effet, je le réservais

pour la fin, comme bouquet du souper. Saint-Lambert rompit la glace.

Je dois te prévenir qu'en te racontant une conversation étrangère au récit de mon aventure personnelle, je cède surtout au désir de te faire bien connaître les hommes avec qui j'ai vécu, les exemples que j'ai suivis, les leçons que j'ai pratiquées. Tu mesureras mieux le chemin que j'ai parcouru depuis ce jour jusqu'à celui où j'écris ces lignes.

— Ah ça ! me dit Saint-Lambert en allumant un cigare, tu étais radieux comme un soleil quand je t'ai rencontré. Revenais-tu de la Californie avec un galion ?

Ma poitrine se gonfla joyeusement. J'allais me révéler millionnaire à ces deux amis qui, me croyant ruiné, m'honoraient intérieurement de leur pitié. Je répondis de l'air le plus détaché qu'il me fut possible d'affecter :

— Je me marie.

Monot dressa l'oreille, Saint-Lambert sourit.

— Je m'étais bien douté, dit-il, que tu ne resterais par à court d'expédients ; un homme comme toi ne se laisse pas couler à fond sous le premier coup de pied de la fortune : mariage d'argent ?

— Deux cent mille francs de rente.

Monot poussa un petit cri d'étonnement et se mit à peler une pêche avec une vivacité singulière. Que se passait-il dans la tête de ce Parisien greffé sur le paysan ? Sa pensée se fit jour par cette phrase sardonique :

— Et il y a des imbéciles qui déclament que l'aristocratie n'est plus bonne à rien !

— Voilà, mon cher Monot, dit Saint-Lambert, le texte d'un chapitre philosophique sur l'avantage qu'il y a à s'être donné la peine de naître marquis.

— Et quelle est, dit Monot en avalant sa pêche, la fille de manant qui met ainsi le fumier de sa dot dans les terres de M. le marquis ?

Saint-Lambert arrêta sur le caméléon du journalisme un regard plein de mansuétude ; cette explosion de jalousie lui fut agréable. Les hommes dépravés rencontrent toujours avec joie les êtres dépravés comme eux, qui donnent raison à leurs théories sur l'espèce humaine.

— Mais, repris-je en cadencant les paroles qui allaient fouetter l'envie grossière de Monot, la fille du manant qui met le fumier de sa dot dans les terres de M. le marquis est une cousine à moi, Mlle Berthe de Langenais-Vandoncourt.

— Qu'en dites-vous, monsieur le substitut ? fit Saint-Lambert, en interrogeant Monot de son oeil le plus caressant.

Monot se redressa dans sa cravate, et dit, en nous regardant avec une certaine supériorité :

— Procureur de la république, s'il vous plaît.

— Oh ! s'écria Saint-Lambert, j'aurais dû m'en douter. Nommé par la révolution, il est naturel, quand on a bien pris ses mesures, d'être avancé par la réaction.

Tu sais que je suis au fond une bonne nature ; je tendis la main à Monot et lui fis chaudement mes félicitations. Monot comprit ma sincérité ; sa figure devint plus joyeuse. Il y a du bon, au fond de ce cœur-là. C'est la vie parisienne qui l'a gâté : en province, il eût été meilleur.

Saint-Lambert, que rien n'a jamais attendri, se mit à persifler Monot ; ému par les fumées du vin de Chambertin, le magistrat se prêta sans façon à la plaisanterie ; notre conversation entra dans une phase plus libre.....

III.

L'HÔTEL LANGENAI.

Je ne revis pas Saint-Lambert ; quant à Louis Monot, je savais le rencontrer à Dijon, puisqu'il devait y venir en qualité de procureur de la République. J'arrivai dans cette ancienne capitale de la Bourgogne le surlendemain, vers deux heures de l'après-midi, après en avoir passé vingt-quatre en diligence. Quand donc nous sera-t-il donné de ne plus parcourir les distances que sur l'aile de la vapeur ?

Connais-tu Dijon ? Cette ville m'est devenue chère, mon ami ; ses maisons, ses rues, ses monuments, ses arbres, ses promenades, sont liés désormais aux plus doux moments de ma vie. Cependant, je n'abuserai pas de ce prétexte pour t'en faire la description.

Je descendis à l'Hotel-du-Parc, un établissement fort bien tenu que je te recommande, si jamais tu quittes les lacs du Canada pour venir en Bourgogne. Impatient d'aller voir ma cousine, cette perle aristocratique enchâssée dans une masse d'or, je fis ma toilette en un tour de main, et, conduit par un domestique, je m'acheminai vers le logis où se devaient accomplir mes destinées.

L'hôtel de Langenais, vaste édifice bâti dans le dix-septième siècle par je ne sais plus quel aïeul de ma cousine, est situé dans la rue de la

Verrerie, paroisse de Notre-Dame. Une haute muraille, à laquelle sont adossées les écuries, les remises et le logement du portier, l'isole de la voie publique. Une porte monumentale, décorée d'un attique où se voient des vestiges d'armoiries, donne accès dans une cour profonde pavée en cailloux de rivière.

Au fond, et sans ailes ni avant-corps, se présente l'hôtel élevé de deux étages. On y monte par un large perron d'où trois portes vitrées et à doubles battants donnent accès dans un vestibule immense, espèce de salle des Pas-perdus où dix quadrilles danseraient à l'aise ; vis-à-vis les trois portes d'entrée, trois ouvertures pareilles conduisent au jardin composé de pelouses bien arrosées que couronnent des arbres séculaires. A gauche de l'entrée, au fond du vestibule, un escalier à double rampe mène aux appartements supérieurs. Outre son étendue sur la cour, l'hôtel revient en équerre sur le jardin. Là, se développe une façade plus grande encore et d'un style plus riche. Au rez-de-chaussée de cet autre corps de logis s'étend une galerie splendide d'où dépendent plusieurs salons d'une étendue royale : c'est là que les Langenais d'autrefois donnaient leurs fêtes à la noblesse de Bourgogne. Les étages supérieurs sont occupés par les appartements.

Dans cet hôtel, que je décris avec tant de complaisance, logèrent, pendant la révolution, les généraux, les représentants du peuple, les proconsuls qui passaient à Dijon. Cette circonstance le sauva d'une imminente dévastation, et les meubles, les tableaux, les richesses artistiques amassées par plusieurs générations, échappèrent ainsi au vandalisme révolutionnaire. Il est vrai que l'ancien portier de l'hôtel, un de ces serviteurs qui naissaient et mouraient dans les familles, demeura courageusement à son poste après l'émigration de ses maîtres.

Grâce à cet obscur dévouement, les Langenais retrouvèrent, en 1814, le logis paternel dans l'état splendide où leurs aïeux l'avaient laissé. Le vieux serviteur fut dignement récompensé, non avec de l'argent, il ne l'eut pas accepté, mais par une distinction dont la délicatesse m'a frappé. Je t'ai parlé de la galerie magnifique qui est la plus considérable des pièces de réception ; là sont placés les tableaux de famille, collection religieusement conservée et sans cesse accrue pendant des siècles.

M. de Langenais, le père de Berthe, fit exécuter par un artiste célèbre le portrait de l'hon-

nête serviteur et le suspendit aux murs de cette salle, entre le sien et celui de sa femme. J'ai vu, au milieu de ces puissants seigneurs, de ces grandes dames au fier visage, cette noble figure, symbole de l'honneur populaire : l'honnête serviteur est en compagnie de six évêques, d'un cardinal, de dix abbés crossés et mitrés, de bon nombre de chevaliers de Malte, de maréchaux-de-camp, de lieutenants-généraux, de grands-officiers de la couronne et d'un maréchal de France. Il m'a semblé voir le marbre de Duguesclin parmi les tombes royales de Saint-Denis. Ces dévouements et ces récompenses ne sont plus de notre âge : les grands caractères s'en vont avec les grandes époques.

L'aménagement de ce magnifique hôtel a peu changé depuis le dix-septième siècle, si ce n'est pour s'enrichir de quelques richesses nouvelles. Sur les murailles sont encore tendus, dans leurs panneaux dorés, les cuirs de Cordoue et les tapisseries de haute lice représentant des personnages, des chasses et des batailles. Les plafonds en bois de chêne, formés de poutres massives, présentent dans leurs compartiments des arabesques d'or brunies par l'âge ; les boiseries, ciselées avec un goût exquis, sont devenues des objets d'art ; les meubles, contournés dans cette forme à la fois élégante et sévère particulière au grand siècle n'eussent pas été déplacés à Versailles ; repeints et dorés à diverses époques, ils semblent aujourd'hui tout frais sortis des mains de l'ouvrier ; les riches étoffes qui les couvrent ont perdu quelque chose de leur éclat ; fanées ainsi par la main du temps, elles revêtent un caractère tout particulier de noblesse mélancolique.

Il est impossible de réprimer un sentiment de tristesse à mesure qu'on parcourt ce logis silencieux où ne circulent plus que de rares habitants, où dut retentir autrefois le bruit joyeux de tant de fêtes : musée pour l'artiste, aux yeux du penseur, il n'est plus qu'une tombe. Dans les salles de réception, les candélabres de bronze doré tendent depuis cinquante ans leurs bras chargés de bougie ; mais, depuis cinquante ans, ce soleil des nuits ne s'y est point rallumé. Oui, c'est bien un tombeau que ce logis à la fois si morne et si paré ; l'aristocratie morte y est ensevelie dans un sépulcre digne de sa splendeur évanouie.

Un valet de pied vêtu de noir me conduisit auprès du comte de Langenais, l'oncle de Berthe et son tuteur. Il a choisi, au second étage,

un des appartements les plus simples, et les papiers qui chargeaient sa table m'annonçaient un ami de l'étude, et j'en fus bien aise, car j'ai toujours eu du goût pour les hommes intelligents.

Le comte de Langenais se leva vivement, vint à moi, me prit les mains et m'embrassa avec une effusion dont je fus touché. C'est un homme de soixante ans, grand, sec, bien bâti et remarquable surtout par une distinction que la naissance ne donne pas toujours, mais qu'elle donne seule. Il a cette sérénité un peu mélancolique des gens qui ont beaucoup vu et beaucoup souffert, sans que les événements aient altéré chez eux la pureté du cœur.

Un attrait sympathique nous attire toujours vers un homme de bien. Ce fut ma première impression. Je n'ose dire qu'il éprouva quelque chose de pareil ; mais, dès le commencement, la conversation s'établit entre nous aussi facile que si notre connaissance eût daté de vingt ans.

Mon cousin, me dit-il après m'avoir fait asseoir près de lui dans une vaste causeuse recouverte d'une housse de toile grise, meuble antique où il figurait comme dans un cadre, mon cousin, soyez le bienvenu ; une lettre de Falaise m'avait annoncé votre arrivée : je vous attendais et ma nièce est prévenue. Votre père était mon ami depuis l'émigration ; nous nous sommes revus ensuite, et nos relations n'ont cessé que le jour où vous avez eu le malheur de le perdre. Soyez sûr que je reporte sur vous toute l'affection que j'avais pour lui. Cette famille est la vôtre : vous y trouverez deux sœurs et un père ; les malheurs qui ont abattu successivement presque tous les rameaux de notre maison doivent resserrer des liens précieux entre ceux qui survivent.

Combien ce langage contrastait avec celui que j'avais entendu l'avant veille à la *Maison-d'Or* ! Ce n'était plus la bouche impure de Monnot, ni le perpétuel sarcasme de Saint-Lambert ; c'était la vertu même qui parlait ; je me sentis confus d'une bonté que je méritais si peu, moi qui, jusqu'à ce jour, ne m'étais occupé de ma famille que pour lui causer de l'affliction. J'avais des larmes dans les yeux en remerciant le comte de Langenais.

— Je t'ai dit combien ses traits respiraient la quiétude et la franchise d'un cœur droit ; il me semblait le premier homme de ce genre que j'eusse rencontré. Misérable viveur du boulevard Italien, je n'avais dans mes souvenirs qu'une galerie de visages flétris ou sinistres : visages d'usuriers, de courtisanes et de vauriens ; auprès

de celui-ci, je me sentais entraîné par une douce fascination. Il aborda sans préambule la grande affaire qui m'amenait.

— Avez-vous lu ma lettre à votre tante ?

— Oui, mon cousin, je l'ai lue.

— Eh bien ! vous savez où nous en sommes. Vous êtes le dernier des Langenais, Berthe en est l'héritière : votre mariage va de soi. Ma nièce y est parfaitement préparée ; cependant, elle voulait vous voir et vous juger avant de s'engager irrévocablement. Maintenant que je vous ai vu, je suis assuré de votre succès. Blond, grand, mince, pâle, l'œil fier, la main sèche, vous êtes un Langenais pur sang ; ma nièce vous aura déjà vu dans une vingtaine de nos tableaux de famille. Par exemple, ajouta-t-il avec une gravité un peu sévère, j'attends de vous une explication et un engagement d'honneur.

Ce changement de ton et ces paroles me firent tressaillir. Que n'avais-je pas à redouter d'un examen approfondi ! Certes, je me rendais trop justice pour ne pas convenir, au besoin, que je méritais d'être jeté à la porte de cet hôtel, bien plus que d'en devenir le maître... M. de Langenais devina mon épouvante, sourit et continua en me serrant doucement la main :

— Vous avez fait bien des folies ?

— Je n'ai fait que cela, mon cousin, répondis-je en fronçant le sourcil contre moi-même.

Le bon vieillard ajouta par manière de réflexion :

— C'est de famille.

— Je respirai. Il continua :

— Etes-vous bien décidé à ne pas recommencer ?

— Oh ! mon cousin, m'écriai-je, si c'était à refaire !

— Oui, mais c'est fait ! Maintenant, avez-vous la volonté de vous ranger ?

— J'ai Paris en horreur.

— Pour rien au monde, je ne permettrais à ma nièce d'épouser un fou, ou même un homme qui devrait ne pas vivre avec elle en bon mari. Vous la verrez, et, quand vous aurez pris le temps de la bien connaître, vous me direz si vous êtes disposé à vous consacrer honnêtement à votre femme, comme j'ai la conviction qu'elle se donnera sans réserve à son époux. Vous me le direz ? vous serez franc ?

Le comte de Langenais parlait avec autorité ; je lui répondis gravement, comme il interrogeait.

Je vous le dirai.

— Foi de Langenais ?
Je mis ma main dans la sienne et je répétai :
— Foi de Langenais.

IV.

BERTHE.

Comme je venais de prendre cet engagement d'une manière un peu dramatique, le comte me proposa de me conduire immédiatement auprès de sa nièce.

— A cette heure, me dit-il, Berthe est rarement ailleurs que dans la bibliothèque. A tout risque, je vais vous présenter sans l'avoir fait prévenir ; je m'amuse quelquefois à contrarier ses habitudes un peu cérémonieuses.

Une certaine émotion me remua l'esprit au moment de me trouver face à face avec une personne que je n'avais encore entrevue qu'à travers le nuage de mes imaginations les plus fantasques.

La bibliothèque occupe la partie du premier étage située sur la cour, au-dessus du vestibule que je t'ai décrit ; après une première pièce qui sert d'antichambre, on entre dans une vaste galerie dont les portes-fenêtres donnent sur le jardin ; c'est ce qu'on appelle spécialement la bibliothèque.

Ici, comme dans le reste de l'hôtel, l'architecture a tout conçu dans des proportions monumentales. La menuiserie rehaussée d'ornements d'un style sévère, sans peintures ni dorures, est en bois de chêne devenu d'un noir d'ébène sous l'action des siècles ; les livres, pour la plupart enveloppés dans de magnifiques reliures d'autrefois, étincellent comme des écrins derrière la vitre de leurs armoires ; ce sont de ces éditions à grand format, chefs-d'œuvre de typographie, qu'on ne rencontre plus aujourd'hui que dans les collections précieuses des bibliophiles.

Le corps de menuiserie se termine, au sommet, par une corniche très saillante qui repose sur des pilastres également en saillie ; A ces pilastres sont adossées des statues de marbre représentant des hommes illustrés par la science, la littérature et les arts. J'y ai remarqué saint Augustin, Galilée, Newton, Guttemberg, Racine, Corneille, Mozart. Quelques jours avant mon arrivée, Berthe de Langenais venait d'y faire placer une statue de Châteaubriand. Voltaire en est banni.

Excepté les livres et les statues, tout est som-

bre dans cette nef solennelle. Le plafond, singulièrement élevé au-dessus du parquet, est formé de solives unies, sans autre ornement que leur belle couleur bistrée. Rien de plus simple et de plus sévère que le mobilier ; banquettes et fauteuils à dossier carré, en bois de chêne comme tout le reste, garnis de velours vert bleuâtre, avec des franges pareilles attachées au bois par une série de clous à tête dorée. Au milieu de la salle est une table ovale à pieds tordus, où s'assoieraient à l'aise de soixante à quatre-vingts personnes ; elle est couverte d'une étoffe chamarrée, épaisse d'un doigt, et qui retombe jusqu'à terre en plis immobiles. Les croisées sont en deux parties, l'une inférieure, qui s'ouvre ou se ferme au moyen d'une espagnolette ; l'autre supérieure, élevée de trois mètres du sol, et dont les châssis manœuvrent au moyen de cordons.

Au moment où j'arrivai, toutes les fenêtres étaient fermées ; une seule, ouverte dans sa partie supérieure, laissait arriver un souffle d'air et un rayon de jour. Dans le trajet lumineux de ce rayon qui éclairait sa tête et laissait dans l'ombre ses pieds, Berthe de Langenais, debout devant la grande table, lisait dans un in-folio, la main appuyée sur la page ouverte. Sans doute un instinct secret lui dit qui j'étais, car je vis passer sur son visage une fugitive rougeur. Quand son oncle m'eut nommé, elle me tendit amicalement la main, et m'exprima, dans des termes d'une gravité affectueuse, tout le plaisir que sa famille éprouvait à me recevoir, puis elle ajouta :

— Votre arrivée est même pour nous un événement presque religieux, puisque vous êtes le dernier des Langenais, et que ce nom doit vivre ou périr par vous.

L'accent de ces paroles était doux, mais les termes en avaient une solennité qui me glaça ; la première impression répondait à l'idée que je m'étais faite de Mlle de Langenais, nature supérieure, enveloppée d'une ombre poétique par la vieille noblesse, arbre foudroyé dont je la croyais la dernière fleur.

D'une taille élevée plutôt que moyenne, svelte, mais de formes accomplies, Berthe a dans ses mouvements une dignité remarquable ; elle impose plus qu'elle ne séduit. Sa tête semble détachée d'une toile espagnole, tant l'attitude en est pensive ; ses traits, réguliers comme la sculpture, frappent surtout par leur habituelle immobilité ; la partie saillante de ce beau visage

encadré dans d'épais bandeaux de cheveux noirs, ce sont les yeux. Rien d'extraordinaire comme ce regard net et limpide dont on sent le poids, même quand on l'évite ; pénétrant et naïf, il est un monde pour la pensée. Que de fois je me suis demandé, en considérant à la dérobée la lueur de cette noire prunelle : est-ce l'étoile de l'innocence ? est-ce la paix du cœur ? est-ce la flamme de la jeunesse ? est-ce le feu nourri de larmes, de jeûnes, de prières et de rêveuses ardeurs que les cloîtres du temps passé voyaient s'allumer sous la paupière des nonnes ?

Mon ami, je ne crois pas qu'il existe une autre femme pareille à celle dont je t'esquisse le portrait ; sa place n'est pas dans ce monde, et je ne sais ce qu'elle est venue y faire. Quant à moi, plus familier avec les élégantes de Paris, je demeurais interdit devant cette créature vêtue de noir, splendide et ténébreuse comme une évocation de la tombe.

Grâce à la bonhomie provocante de M. de Langenais la conversation s'engagea de manière à me mettre un peu plus à l'aise. Le lieu où nous étions la portait naturellement vers des sujets élevés : on parla littérature, histoire, peinture, architecture, voyages, découvertes scientifiques : on parla de tout. Les habitudes dissipées de ma vie n'ont pas détruit absolument les goûts que tu m'as connus pour l'étude ; j'y ai gagné bien des choses qu'on n'apprend point aux leçons de l'école où j'ai vécu ; cependant, je ne tardai pas à m'apercevoir combien peu je savais auprès des vastes connaissances que laissait voir ma cousine. Avant une heure, elle avait parcouru devant moi et comme en jouant, le clavier du savoir humain. Aucune de ses idées qui ne s'élevât dans les sphères les plus hautes et qui ne fût formulée dans le style du grand siècle. Jamais paroles aussi nobles n'avaient été proférées devant moi par des lèvres aussi pures : jamais plus entraînant élocution ne m'avait frappé.

Une demi-heure avant le dîner, lorsque Mlle de Langenais nous quitta pour aller s'habiller, elle s'éloigna lentement, d'un pas qui semblait à peine effleurer le parquet. Mon cousin me prit par le bras, et nous descendîmes au jardin.

— Eh bien ! me dit-il, comment la trouvez-vous ?

Je répondis :

— C'est une reine !

— Oui, dit M. de Langenais, elle semble avoir hérité de toute la distinction des femmes dont les portraits sont ici.

Il me montrait de la main la salle des tableaux.

— Vous avez pu juger, continua-t-il, de son intelligence et de sa haute instruction. Le curé de Notre-Dame, que vous connaissez, et moi-même nous lui avons appris ce que nous savons, mais elle nous a laissés bien vite en arrière ; à quatorze ans, elle en savait plus que ses maîtres ; il n'est pas de jour où elle ne passe, depuis lors, cinq à six heures dans la bibliothèque. N'allez pas croire, cependant, qu'elle gâte par un ridicule pédantisme cette supériorité si rare chez les femmes.

Je l'interrompis pour me récrier sur le naturel exquis que j'avais remarqué dans les paroles de ma cousine.

— Soyez sûr, ajouta-t-il en riant, que Berthe n'est pas un bas-bleu.

— Après la beauté, je ne connais rien de plus attrayant chez une femme que l'intelligence. Mademoiselle de Langenais complète, l'une par l'autre, ces deux brillantes qualités.

Ajoutez-y le cœur le plus doux et le plus grand, et votre portrait ressemblera. Du reste, à mesure que vous la connaîtrez, elle vous paraîtra de plus en plus digne de nos éloges.

— Mais, mon cher cousin, fis-je après une courte pause, il me semble que dans votre lettre à ma tante, vous parliez de quelques excentricités de caractère peu en harmonie avec ce temps de République.

— En effet, me répondit M. de Langenais, Berthe est arriérée de trois cents ans, elle a, comme Napoléon, la plus forte antipathie pour le terrible esprit de nouveauté qui parcourt le monde. Si vous l'épousez et que vous ayez l'intention de suivre une carrière politique, peut-être ne seriez-vous pas toujours d'accord avec votre femme. A moins, ajouta-t-il en riant, que vous ne soyez vous-même un demeurant du quinzième siècle.

— Dieu m'en préserve ! m'écriai-je, mais rien ne m'oblige à parler politique ; mon caractère me porte même à m'occuper beaucoup plus de peinture que de journaux.

— Il se peut, fit M. de Langenais en hochant la tête, que, là encore, vous ne soyez pas d'accord.

— Un proverbe dit qu'on n'est jamais bien d'accord quand on est toujours du même avis.

— Votre proverbe a l'air d'un paradoxe ; mais il peut être vrai dans certains cas. Du reste, ajouta mon cousin, vous ne pouvez pas juger ma

nièce en un jour. Comme vous demeurerez avec nous pendant votre séjour à Dijon, vous la connaîtrez mieux avant de vous prononcer.

Je présentai, pour rester à l'hôtel du Parc, les excuses banales que tu peux penser ; mais comme je n'en avais point de sérieuses, il fallut me résigner à mon installation dans l'hôtel Langenais. Cela me contrariait un peu dans mes habitudes de liberté : tu sais que je professe un culte pour mon indépendance.

M. de Langenais me conduisit à ma chambre et me quitta en me disant :

— Je vais m'habiller pour dîner.

Je compris qu'il en fallait faire autant sous peine de passer pour un bourgeois aux yeux de ma sévère cousine. J'ai toujours eu l'horreur de ces exigences de société, puérilités de l'étiquette qui me causent des crispations.

Je me résignai cependant à la tenue de rigueur ; un valet de chambre que l'on avait mis à mes ordres, m'aida à tirer de ma malle toutes les pièces de mon ajustement d'homme bien élevé. Rasé, vêtu et coiffé comme pour le bal, je descendis au salon ; j'y trouvai mon cousin, et avec lui Mlle de Langenais dans une toilette charmante, mais toujours de couleur sombre. J'étais là depuis cinq minutes quand une porte s'ouvrit à deux battants, le maître d'hôtel parut et nous passâmes dans la salle à manger. Tout est réglé ici comme dans l'hôtel le plus vermoulu du faubourg Saint-Germain.

Je t'ai fait assez de descriptions, mon ami, pour t'épargner celle de la salle à manger. Il y a là, cependant, des boiseries et des dressoirs dignes d'occuper une plume plus exercée que la mienne ; l'argenterie, magnifique service commandé autrefois par un Langenais, ambassadeur à Vienne, est une de ces œuvres d'art qu'on ne rencontre plus que chez les collectionneurs.

Le gastronome Louis Monot, s'il eût été des nôtres, aurait trouvé sans doute à exercer les rares facultés gastronomiques dont tu le sais doué ; je rencontrai le lendemain le cuisinier de ma cousine, artiste passionné qui vit au milieu de ses casseroles comme un alchimiste parmi ses alambics, et je vis, à son air radieux, qu'il savait comment j'avais fait honneur à ses talents. M. de Langenais mange de tout et joyeusement comme les hommes bien conservés de son époque. Sa nièce le soignait avec une attention filiale ; quant à elle, à peine toucha-t-elle du bout des lèvres à quelques mets légers : elle ne boit que de l'eau.

Après dîner, s'il ne pleut pas, on descend une heure au jardin : le temps était superbe. Tu sais la manie que nous avons tous de fumer après dîner, quelquefois avant et même pendant. Je commençais à trouver cette privation désagréable, et je suppose que M. de Langenais s'en aperçut : deux ou trois fois il put voir mon étui à cigares que, par distraction, j'avais à moitié tiré de ma poche. Il dit, à voix basse, quelques mots à sa nièce, qui fronça le sourcil. Cependant elle se résigna à me demander d'assez bonne grâce si je fumais.

— Hélas ! ma cousine, répondis-je avec une apparente tristesse, j'ai cette affreuse habitude.

— Eh bien ! me dit-elle, je serais désolée de vous priver de ce qui est pour vous un plaisir. Fumez, je vous en prie.

Je ne fis pas de façons, et j'allumai un de ces excellents cigares de Virginie que tu m'as apportés à ton dernier voyage. Il y avait sans doute bien des années que la fumée d'un cigare n'était pas montée sous les ombrages de l'hôtel Langenais ; ma cousine en fit l'observation :

— Je ne crois pas, dit-elle, qu'on ait fumé, ici depuis l'époque où les Jacobins envahirent cette maison.

Le trait avait quelque chose de violent : je compris ce que M. de Langenais avait voulu dire en parlant d'excentricités de caractère ; il vint à mon secours.

— Aujourd'hui, dit-il, tout le monde fume.

— On le dit, fit ma cousine ; mais nos pères ne fumaient pas.

— Aujourd'hui, en effet, répondis-je, tout le monde fume comme tout le monde mange et dort ; toutes les classes de la société prennent des habitudes pareilles, toutes les classes tendent à se confondre sous le même niveau ; le chemin de fer a détruit la chaise de poste, l'ouvrier endimanché porte l'habit du millionnaire ; chaque jour efface une distinction conventionnelle de la vieille société qui s'en va.

Ma cousine me regarda d'un air étonné ; je continuai, car je voulais me défendre.

— On fume partout, même chez les princes

— Lesquels ? dit ma cousine.

— Mais, par exemple, chez les princes de maison d'Orléans.

Mlle de Langenais fronça le sourcil :

— Vous les connaissez ? me dit-elle.

— J'en connais deux.

— Lesquels ?

— Le duc d'Aumale et le prince de Joinville
— On en fait le plus grand éloge, dit-elle avec un certain effort.

— On n'en saurait dire assez, répondis-je vivement. Il est difficile de rencontrer de plus belles intelligences et de plus nobles cœurs.

— Est-ce que vous seriez orléaniste ? me demanda ma cousine avec un sourire plein d'ironie.

Je répondis un — non très accentué.

— Et, reprit-elle, vous fumiez chez eux ?

— Mais oui, répondis-je en riant, et même chez les princesses !

— Quoi ! chez les princesses !

— Absolument comme je fume chez vous, ma cousine, et de plus je sais très pertinemment que le comte de Chambord ne dédaigne pas un bon cigare.

— Allons, dit-elle avec une gravité qui me fit sourire, le monde s'en va.

Ce mot me fit juger de la prodigieuse imagination de cette belle créature qui lisait des infolios.

V.

LE WHIST.

Vais-je te raconter comment se passa le reste de la soirée ? Peut-être trouveras-tu que j'allonge outre mesure un récit qui pouvait tenir en quelques pages ; mais ne faut-il pas entrer dans une foule de détails, en apparence superflus, si je veux te faire bien connaître les idées et le caractère des personnes qui ont joué leur rôle dans cette histoire ?

Il était nuit close, quand nous remontâmes au salon.

— Vous verrez tout à l'heure, me dit M. de Langenais, les trois amis qui, depuis plus de vingt ans, se réunissent invariablement à nous pendant nos soirées : c'est d'abord une vieille parente de ma nièce, Mme de Lancade ; puis M. de Malestot, chevalier de Malte, qui a fait ses caravanes, et enfin, le plus respectable, sinon le plus cher, le curé de l'église de Notre-Dame. Ces trois personnes ont vu naître ma fille et ma nièce, dont l'éducation s'est faite au milieu de nous tous.

On me raconta l'histoire de ces trois personnes.

Mme de Lancade était femme d'un ancien colonel du régiment de Bourgogne-infanterie, émigré à Coblenz, volontaire dans l'armée de Con-

dé ; mort dans je ne sais plus quelle bataille aux bords du Rhin. Attaché autrefois à la maison de la reine Marie-Antoinette, elle gardait un culte à la mémoire de cette infortunée princesse.

Le chevalier de Malescot, entré dans l'ordre de Malte dès le berceau, avait subi, pendant l'émigration, toutes les vicissitudes de l'exil.

Quant au curé de Notre-Dame, son histoire était toute différente. Volontaire républicain en 1792, il avait fait partie de ces bandes glorieuses qui, sans pain, sans souliers, avec des généraux improvisés, avaient conquis le Rhin sur les soldats de Frédéric-le-Grand. Passé avec Bernadotte à l'armée d'Italie, compagnon de Bonaparte en Egypte, il était du petit nombre de ceux qu'avait ramenés l'homme du destin ; colonel de cuirassiers de la garde, il était resté presque seul de son régiment dans le désastre de Waterloo. Les Bourbons le firent maréchal de camp ; mais, après tant de guerres, de massacres, de félonies, de batailles, de triomphes, de révolutions, après de si grandes leçons, cette haute intelligence prit en pitié la terre et se tourna vers le ciel.

Le général de cavalerie se fit prêtre. Louis-Philippe et la République lui ont successivement offert un évêché qu'il a refusé, pour demeurer auprès de ma fille adoptive, Berthe de Langenais. Je remarquai l'émotion de ma cousine pendant la biographie que me récitait son oncle ; plusieurs fois, elle l'interrompit pour y ajouter quelque trait de bravoure, de dévouement ou d'abnégation du prêtre-soldat. Cette émotion me fit plaisir de la part d'une personne à qui je supposais, d'après la gravité de ses manières, une froideur qu'on n'aime pas chez les femmes.

Au moment même où elle se livrait ainsi à l'exaltation de ses vertus, un domestique annonça le curé de Notre-Dame. Berthe alla vivement au-devant de lui et le conduisit avec une respectueuse sollicitude au fauteuil où, depuis vingt ans, le digne ecclésiastique venait se reposer chaque soir.

Ce n'est pas que l'ancien soldat de l'empire plât sous le poids de ses infirmités ou de ses blessures : la vieillesse avait blanchi sa tête sans la courber ; bien qu'il eût passé soixante-quinze ans, trois heures de marche ne le lassaient pas. Imagine-toi, sur un beau visage de prélat de l'ancien temps, le reflet mal effacé du soleil d'Egypte, sur des traits empreints d'une mansuétude angélique, une sorte de rayonnement qui rappelle l'audace du soldat. Cette belle tête,